Louis-Philippe Dalember, *Ballade d'un amour inachevé*

Alba Pessini

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/660>

DOI : 10.4000/studifrancesi.660

ISSN : 2421-5856

Éditeur

Rosenberg & Sellier

Édition imprimée

Date de publication : 1 avril 2015

Pagination : 208-209

ISSN : 0039-2944

Référence électronique

Alba Pessini, « Louis-Philippe Dalember, *Ballade d'un amour inachevé* », *Studi Francesi* [En ligne], 175 (LIX | I) | 2015, mis en ligne le 01 avril 2015, consulté le 18 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/660> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/studifrancesi.660>

Ce document a été généré automatiquement le 18 septembre 2020.

Studi Francesi è distribuita con Licenza Creative Commons Attribuzione - Non commerciale - Non opere derivate 4.0 Internazionale.

Louis-Philippe Dalembert, *Ballade d'un amour inachevé*

Alba Pessini

RÉFÉRENCE

LOUIS-PHILIPPE DALEMBERT, *Ballade d'un amour inachevé*, Paris, Mercure de France, 2013, pp. 283.

- 1 Azaka et Mariagrazia, deux noms que l'on oublie difficilement après avoir refermé le dernier roman de Louis-Philippe Dalembert; deux existences qui n'ont rien, au départ, pour s'unir et qui pourtant se cherchent et établissent la rencontre. La *dottorossa* (en italien dans le texte) et *l'extracom'* se connaissent à L'Aquila où la jeune femme, originaire de la région, termine ses études d'assistante sociale. Azaka, lui, quitte son pays natal (qui n'est jamais cité mais dont certains indices disséminés ici et là reconduisent à Haïti) pour atterrir – après des péripéties qui nous sont tues – en Italie, d'abord dans un Nord-est peu accueillant où les immigrés sont souvent confondus avec les maux économiques du lieu, pour élire ensuite domicile dans les Abruzzes, «une région avec moins de débouchés, mais aussi peu d'immigrés, où le climat serait moins pernicieux» (p. 38). Dans le chef-lieu régional, Azaka s'invente un petit boulot de laveur de vitrines qu'il accomplit de son mieux et finit par reprendre, après avoir fait ses preuves, l'affaire d'un de ses anciens clients, un vieux monsieur ronchon, peu enclin à la conversation et dont le bulletin de vote augmente les pourcentages de l'extrême droite. Ce qui compte avant tout aux yeux du vieil homme, semble nous dire l'auteur, ce n'est pas tant la couleur de la peau d'Azaka mais plutôt sa résistance au dur labeur et l'envie de ce dernier de relever le défi.
- 2 Au-delà de la belle et tendre histoire d'amour qui nous est contée et qui plonge ses racines dans une région chère à l'auteur, ce dernier nous convie à partager, avec les protagonistes, les difficultés, les préjugés, les non-dits, les obstacles qui cheminent dans l'évolution de la relation d'un couple mixte dans une Italie aux traditions encore

archaïques et patriarcales. Le portrait que dresse Louis-Philippe Dalembert de la communauté du Village des Cipolle où Azaka et Mariagrazia s'installent une fois mariés, nous est contemporain: il s'agit de l'Italie qui tente de rattraper la modernité et qui, face à une immigration qui ne cesse de frapper aux portes du Bel Paese, souffre d'amnésie. Le lecteur sourit face aux scènes de vie de la famille Settesoldi, au déjeuner du dimanche rigoureusement à la table des parents, aux conflits entre les générations qui se déchaînent la plupart du temps à ventre repu.

- 3 La narration principale est centrée sur les journées qui ont précédé et suivi le terrible tremblement de terre d'avril 2009 à L'Aquila. Une secousse qui enterre Mariagrazia sous les décombres et sape à jamais l'espoir d'une vie commune, laissant à Azaka le bébé qu'elle portait en elle, témoignage de cet amour inachevé. L'errance du protagoniste dans l'Aquila détruite, alors que tout le monde assiste aux obsèques, est la vaine tentative de retrouver des points de repères qui se sont effrités, il a en effet «l'impression douloureuse de tourner en rond, de mouliner dans le vide. Comme si la disparition de Mariagrazia lui avait enlevé la boussole pour s'orienter dans la ville, dans la vie» (p. 279).

- 4 Les secousses annonciatrices de la tragédie que sent, quelques jours avant le désastre, le couple assoupi sur le canapé devant la télévision, déclenchent chez Azaka des souvenirs et une souffrance longtemps refoulés qui remontent loin, liés au pays natal, à l'époque du séisme qu'il y a vécu. Un pan de son passé qu'il a toujours tu: «Il avait senti comme une mémoire enfouie aux tréfonds de ses entrailles. Une mémoire qu'il aurait désapprise ou qui se serait fait oublier, ombre dans l'ombre tapie, le temps et l'espace pour complices. Il avait senti une antique peur, pareille à celle de cette époque lointaine où il était resté trois jours sous les décombres [...]» (p. 64). Dire «la chose» (mot qui revient inlassablement dans le récit que le narrateur fait des jours où Asaka enseveli côtoie la mort et qui désigne le séisme, ce phénomène difficile à cerner et indéfinissable), raconter l'inénarrable, traduire l'angoisse qui tenaille l'enfant de dix ans, la soif, la faim, la peur, voilà un des défis de l'auteur. Dalembert dans la partie intitulée «Deuxième cri», reconstruit les trois jours où Azaka reste enfoui sous les débris et passe en revue les sensations, les impressions, les états d'âme qui se succèdent dans l'esprit du jeune garçon mais aussi les escamotages qu'il réussit à trouver pour résister à ce cauchemar: «[...] il se parle à part soi, tantôt à voix basse, tantôt de l'intérieur de lui-même. Il invente des histoires qu'il se raconte dans le noir, des histoires merveilleuses où un héros sans peur et sans reproche protège les enfants, débarrasse le monde de toute injustice: des histoires d'amour aussi où il revoit Sarah, la première fille qu'il a aimée, la seule jusque-là, et enterrée» (p. 82). Le cauchemar, cependant, n'est pas moins palpable lorsque Azaka renaît des ténèbres et pose son regard sur la ville qui a été la sienne il y a encore trois jours; la stupéfaction se mêle à l'horreur de se retrouver face à un gigantesque chantier, un véritable charnier où les «[...] cadavres [...] jonchent encore les rues quatre jours après le drame. Alignés en rang d'oignons sur les trottoirs, au milieu de la chaussée, par dizaines, par grappes de trois, en solitaire [...]» (p. 106). À ce malheur collectif se greffe la douleur personnelle de la perte de son grand-frère «vénéré» ainsi que la disparition de son père dont le corps, malgré les recherches, n'a pas encore été retrouvé. Et pour cause... Azaka, malgré sa condition physique précaire, sillonne la ville en quête d'indices et ses pas le conduisent dans son ancien quartier du bord de mer (quartier que l'auteur n'oublie jamais d'insérer dans ses textes) où la vieille Orfilia lui révèle la vérité. Le père d'Azaka a choisi une autre vie, celle qu'il a menée depuis longtemps en parallèle avec une autre femme

et il a profité de la «chose» pour s'éclipser. La confiance de la vieille femme efface à jamais la figure du père chez Azaka qui tourne la page et «le lendemain il se réveillera résolu à regarder l'avenir, quoi qu'il arrive» (p. 124).

- 5 Le roman s'appuie sur une structure particulièrement bien agencée où passé et présent s'enchevêtrent et où le texte ne laisse rien au hasard: les renvois, les parallélismes sont tout autant de tesselles qui aident à reconstruire l'histoire d'une vie qui, on l'imagine, ne finit pas après le passage à tabac d'Azaka dans la dernière page du livre. C'est sans doute un nouveau début, un autre, pour le personnage de Dalembert dont le défi se trouve dans une couveuse. Si le tragique et la mort (terme d'ailleurs très peu utilisé) accompagnent le lecteur, qu'on ne s'y trompe pas, dans les moments où l'on s'y attend le moins, dans les moments les plus dramatiques, l'auteur nous réserve tout son humour pour soulager l'étau qui nous enferme. Contrairement à ce qui arrive d'habitude en Italie quant à la littérature haïtienne francophone, la traduction du roman par Francesco BRUNO est disponible depuis le mois d'avril 2014 aux éditions Frassinelli.